

On les appelle *las y los caminantes*, celles et ceux qui marchent

Stéphanie Pryen

À travers un montage d'images et de sons, Stéphanie Pryen nous fait prendre la route aux côtés des caminantes, ces migrants qui quittent le Venezuela à pied pour la Colombie voisine, première étape vers les grands centres urbains du continent sud-américain.

Lien vers le film : [On les appelle . Se les conoce como // las y los caminantes . celles et ceux qui marchent](#) (8 min 35, septembre 2019-avril 2020)

Note de l'autrice : Les sons et les images du montage donnent à voir et entendre une situation d'avant la pandémie mondiale de la Covid 19, qui est venue bouleverser les problématiques migratoires, fermer encore davantage les frontières et les refuges, fragiliser les associations et les États, aggraver dramatiquement les situations et les parcours individuels, forcer à des demi-tours bouleversants¹.

Fin 2019, autour de 5 millions de Vénézuélien·ne·s ont quitté leur pays, soit 15 % de la population nationale. Le nombre des départs s'est significativement accéléré depuis 2015 (Andreani et Laplace 2018), avec la dégradation des conditions socio-économiques et sanitaires, l'hyperinflation inouïe² et le contexte politique se durcissant avec la victoire de l'opposition aux élections législatives de décembre 2015³.

En nombre de déplacés, il s'agit de la plus importante crise migratoire au monde, après celle liée au conflit syrien. Elle est inédite pour un pays qui n'est pas considéré comme en guerre et n'a pas subi de cataclysme naturel.

Cette crise vénézuélienne concerne tout le continent sud-américain, et en premier lieu la Colombie qui n'avait ni les dispositifs ni les ressources pour recevoir, si massivement et sur un temps si court, ces voisins avec lesquels la relation migratoire s'est inversée⁴.

¹ M. Delcas, « Le coronavirus aggrave encore la situation des migrants vénézuéliens en Colombie », *Le Monde*, 19 mars 2020. www.lemonde.fr/international/article/2020/03/19/le-coronavirus-aggrave-encore-la-situation-des-migrants-venezueliens-en-colombie_6033720_3210.html (sur abonnement) ; « La pandémie de coronavirus a des conséquences désastreuses pour les réfugiés et migrants vénézuéliens », HCR, 12 mai 2020, www.unhcr.org/fr/news/stories/2020/5/5ebb9f98a/pandemie-coronavirus-consequences-desastreuses-refugies-migrants-venezueliens.html ; P. Vásquez Lezama, « The Dangerous Opacity of Epidemiological Populism », *Caracas Chronicles*, 20 avril 2020, www.caracaschronicles.com/2020/04/20/the-dangerous-opacity-of-epidemiological-populism/.

² « Au Venezuela, l'inflation a été de 130 060 % en 2018 », *Le Monde*, 29 mai 2019, www.lemonde.fr/international/article/2019/05/29/venezuela-l-inflation-a-ete-de-130-060-en-2018_5469091_3210.html.

³ Pour une approche globale de la crise vénézuélienne, voir notamment P. Vásquez Lezama 2019.

⁴ Les personnes sur la route répètent combien elles s'en trouvent encore tout abasourdis. Elles disent n'avoir jamais eu l'idée de quitter le Venezuela qui a vu depuis son indépendance, et pendant longtemps, arriver des migrants de partout dans le monde, « paupérisés, aventuriers et/ou persécutés », y cherchant l'Eldorado (Andréani et Laplace 2018).

À partir de 2017, son caractère massif, déjà visible dans les grands centres urbains du continent sud-américain du fait de la place des migrant·e·s vénézuélien·ne·s dans l'économie informelle, s'inscrit de manière sensible dans les paysages andins, traversés à pied de manière inédite.

La situation au pays s'est tellement dégradée qu'on le quitte pour survivre et aider à survivre celles et ceux qui y sont resté·e·s, même si l'on n'a pas les moyens de se payer un ticket de bus pour faire le chemin.

On part même sans documents officiels, parfois *sin destino*, ou pour rejoindre l'un·e ou l'autre membre de la famille parti·e devant quelques mois ou années plus tôt, qui a assuré qu'iels « se débrouilleront bien ensemble » et « feront bien une petite place » dans des espaces pourtant déjà tendus et précaires, à Cali, Bogota, Quito, Lima, Santiago du Chili...

On la prend donc aussi à pied, cette route incertaine, après avoir passé la frontière vénézuélienne à l'un des points de passage possibles parmi bien d'autres, ici l'emblématique pont Simón Bolívar⁵, à Villa de Rosario, près de Cúcuta.

Ces migrants, qui sont nommés *los caminantes*⁶, voyagent le plus souvent en groupe, parfois composé en chemin de compagnons avec lesquels s'inventent alors les conditions de la confiance sur de fragiles promesses ; parfois partis ensemble depuis chez eux, à une dizaine, copains, frères ou cousins, venant flanquer au ventre de qui les croise l'ampleur des creux laissés là-bas.

Initialement, les jeunes hommes étaient très majoritaires. Depuis plusieurs mois, de manière notable, ils et elles marchent aussi en familles, avec des enfants parfois en très bas âge, des jeunes femmes isolées, des personnes à la santé très précaire.

Comprendre d'où j'écris

Sociologue à l'université de Lille, je suis partie vivre à Maracaibo, deuxième ville du pays, entre octobre 2016 et août 2018, pour des raisons personnelles.

J'y ai partagé et rencontré. Je m'y suis engagée.

J'ai été « affectée⁷ ».

Celles et ceux qui sont devenu·e·s proches m'ont demandé :

Aide-nous à faire savoir... à trouver des voies pour peut-être aider à mieux faire comprendre... Car comment faire comprendre, faire ressentir... Comment seulement faire imaginer ce qu'on vit ici ?...

Comment faire percevoir l'ampleur du cynisme et de la violence des gouvernants mêlés à une géopolitique complexe // approcher au plus près l'effondrement des structures de production d'une société qu'on dit tellement automatiquement la plus riche au monde de ressources pétrolières et minières // approcher le burlesque mortifère de données économiques et monétaires qui (s')affolent // faire éprouver le désarroi, l'impuissance, mais également les résistances, la foi, les potentialités face à des pertes économiques, sociales, relationnelles qu'on n'arrive parfois plus même à penser...

⁵ Que l'on passe (nécessairement à pied depuis 2016) lorsqu'on peut se soumettre aux contrôles des autorités douanières vénézuéliennes et colombiennes. Ou que l'on contourne par les chemins illégaux, *las trochas*, s'exposant alors souvent aux rackets de bandes armées plus ou moins organisées.

⁶ Cette catégorie, mobilisée par les associations qui leur viennent en aide, par les médias, par les organisations internationales (www.hrw.org/es/news/2018/09/05/los-caminantes-venezolanos), est très largement partagée, sans toujours être mise entre guillemets. Elle vient regrouper des personnes venant d'endroits très divers, porteuses d'histoires singulières, en les caractérisant par le moyen qu'elles utilisent pour émigrer (mais sans retenir explicitement cette caractéristique migratoire). Associée à la nationalité vénézuélienne, elle sous-entend nécessairement l'exil sans le nommer (*un caminante* colombien, dans le Páramo de Berlín, sera plus vite un randonneur ordinaire). Elle prend comme toute catégorie le risque de l'homogénéisation et de la substantialisation.

⁷ Si je fais référence ici aux travaux de Jeanne Favret-Saada sur la sorcellerie dans le bocage normand (Favret-Saada 2009), il me reste encore à en explorer toutes les dimensions.

Je n'ai eu comme humble et fragile réponse, au regard du sérieux et de l'exigence de la demande, que celle de laisser passer à travers moi.

Faire chambre d'écho, de résonance.

Ne pouvant plus trop « écrire sur » mais plutôt « écrire depuis », « dedans ». Laissant place aux dimensions sensibles pour tenter d'être à la hauteur d'une nécessité éthique⁸. J'ai écrit et partagé des textes puis, en lien intime avec ces textes, monté des images et des sons⁹. Entrapercevant, vertigineusement, tout ce à quoi ouvre le montage « considéré *comme forme et comme essai*. À savoir une forme patiemment élaborée, mais non reclose sur sa certitude (sa certitude intellectuelle, "ceci est le vrai", sa certitude esthétique, "ceci est le beau", ou sa certitude morale, "ceci est le bien"). Alors même que, comme pensée élevée à la hauteur d'une colère, elle tranche, prend position et rend lisible la violence du monde » (Didi-Huberman 2009, p. 96).

J'ai quitté le Venezuela.

Mais suis restée en charge de cette demande, en dette.

J'ai alors voyagé en Colombie. J'y ai rencontré le pont et les routes¹⁰. Et continué ce travail de montage et d'écriture¹¹.

Entrer dans le temps et le souffle de la marche

Ce montage d'images et de sons propose d'entrer dans les paysages de l'exil, d'accompagner souffle à souffle les corps et les visages en marche.

Pour m'arrêter auprès d'elles et eux lorsqu'ils marchaient, j'étais le plus souvent jusque-là avec des associations locales d'aide aux personnes migrantes de Cúcuta, Pamplona et Bucaramanga¹².

Je me présente souvent comme *franco-maracucha* (pour partie française et pour partie de Maracaibo), moitié pour rire ensemble – vu l'incongruité de cette proposition –, moitié pour faire comprendre peut-être ce que ce corps de *gringa* « fabrique » sur ces routes.

Ces deux jours d'août 2019, je suis venue seule rencontrer les personnes arrêtées pour la nuit au refuge de l'ONG humanitaire internationale chrétienne évangélique Samaritan's Purse, à 3 500 mètres d'altitude sur le Páramo de Santurbán, à quelques kilomètres de la petite ville de Berlín.

J'étais passée le soir, la télévision grand écran faisant face à l'alignement des corps au repos, à l'heure des derniers messages de voix envoyés aux familles grâce aux téléphones empruntés. Je revenais le lendemain matin prendre des sons du petit-déjeuner, de la prière, de la préparation au départ¹³.

⁸ Déjà expérimenté avant, tout aussi fragilement, avec le texte « On ne peut pas être ami avec un Rom », publié sur le site du Paria.fr, le 5 avril 2017, <https://leparia.fr/on-ne-etre-ami-rom/>.

⁹ Réalisant *Un recorrido. Sept 2016 Agosto 2018*, un voyage dans la crise sociétale vénézuélienne, Maracaibo (film-poème, novembre 2018, 30 min).

¹⁰ Voir en ligne : <https://pod.univ-lille.fr/video/6913-2-venezuela-a-la-frontiere-colombienne-villa-del-rosario-le-passage/>; <https://pod.univ-lille.fr/video/6914-3-venezuela-a-la-frontiere-colombienne-villa-del-rosario-la-parada/>.

¹¹ Cinq séjours d'un mois entre août 2018 et début mars 2020, et voyageant depuis Cúcuta jusque Santiago du Chili en août 2019 pour réaliser des montages sonores au fil de cette route de l'exil et à ses endroits cruciaux de tensions (aux frontières entre États andins) (*Venezuela en camino*).

¹² Ce sont principalement les responsables bénévoles vénézuéliennes porteuses à bout de bras des associations Manitas Amarillas, Entre dos Tierras et Leonor P., qui m'ont embarquée avec elles dans leurs circuits d'aide aux *caminantes*. Je les remercie encore de m'avoir fait confiance si vite, et si durablement.

¹³ Les montages sonores numérotés 6, 7, 7bis et 8, de la série *Venezuela en camino*, sont ceux de ces deux jours dans le Páramo. Les 7bis et 8 peuvent être « compris » sans être hispanophones. Le 7 est celui qui restitue le moment enregistré avec Vladimir (monté, 12 min).

8 heures du matin. Le 10 août 2019

Les portes du refuge viennent de s'ouvrir.

Les quelque 200 personnes qui s'y sont reposées serrées sur de fins tapis, dans des espaces non mixtes, ont rassemblé leurs maigres affaires avec leurs maigres corps.

Certaines des femmes et des enfants vont pouvoir continuer dans un bus affrété par une association pour soulager les difficultés de leur périple.

Les autres reprennent la marche.

Je reste le micro tendu vers Vladimir, on s'était déjà parlé la veille au soir, il avait recommencé à parler ce matin-là sans même que je l'y invite, je ne veux pas le couper, il s'est mis en route, il a chanté et parlé sans relance aucune pendant 14 minutes, jusqu'à dire simplement « bon ça y est là j'ai fini ».

Mes pas s'étant ajustés aux siens, voilà déjà un quart d'heure que je marche. Le refuge est derrière moi. La ville aussi.

Je suis en route moi aussi.

Sans l'avoir prémédité, sans penser non plus pouvoir accéder ainsi à une meilleure compréhension de cette expérience de l'exil, je marche quelques heures à leurs côtés.

Prenant des images et des sons sans beaucoup parler.

Sans beaucoup demander.

Sans qu'on me demande beaucoup non plus.

Nous étions tou·te·s occupé·e·s à marcher.

Bibliographie

Andreani, F. et Laplace, L. 2018. « Quand la (contre-)révolution vote avec ses pieds : penser l'explosion migratoire vénézuélienne », *Hérodote*, n° 171.

Didi-Huberman, G. 2010. *Remontages du temps subi. L'œil de l'histoire*, 2, Paris : Éditions de Minuit.

Favret-Saada, J. 2009. *Désorceler*, Paris : Éditions de l'Olivier.

Vásquez Lezama, P. 2019. *Pays Hors Service. Venezuela : de l'utopie au chaos*, Paris : Buchet Chastel.

Pour aller plus loin

<https://soundcloud.com/stephanie-pryen/> (*Venezuela en camino*, 13 montages sonores, hispanophones, sur les routes et les frontières de l'exil vénézuélien, de Cúcuta (Colombie) à Santiago du Chili, août 2019).

Stéphanie Pryen est sociologue, enseignante chercheuse à l'Université de Lille, membre du laboratoire Clersé. Elle a notamment travaillé sur la prostitution de rue, sur les tensions et paradoxes des actions culturelles et artistiques à des fins sociales, sur les enjeux des droits culturels.

Pour citer cet article :

Stéphanie Pryen, « On les appelle *las y los caminantes*, celles et ceux qui marchent », *Métropolitiques*, 14 décembre 2020. URL : <https://metropolitiques.eu/On-les-appelle-las-y-los-caminantes-elles-et-ceux-qui-marchent.html>.